

L'inscription des valeurs dans « L'odeur du café » de Dany Laferrière

Gilberte Moreau

Number 105, Spring 1997

Nouvelle littérature québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57230ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moreau, G. (1997). L'inscription des valeurs dans « L'odeur du café » de Dany Laferrière. *Québec français*, (105), 66–69.

L'INSCRIPTION DES VALEURS DANS « L'odeur du café » de Dany Laferrière

GILBERTE MOREAU

Laferrière jongle avec une prose légère, si légère qu'elle semble s'évanouir à la clôture des textes. Il nous en reste bien sûr quelque chose de séduisant, un rythme, le flou d'un contour, l'émergence d'images comme autant de traces d'un imaginaire sélectif qui, dirait-on, se contraint parfois à l'épuration. C'est du moins l'impression qu'il nous en reste au terme de la lecture de L'odeur du café¹. C'est de ce travail de sélection et d'épuration interne que je voudrais rendre compte en m'attardant à la façon dont s'articulent le discours et les valeurs dans l'œuvre.

À sa façon, teintée d'exotisme, la prose de Laferrière véhicule des valeurs immédiatement repérables pour le lecteur, telles que l'amour, l'amitié, le bonheur de vivre, la tolérance, la fidélité à ses racines, etc. Mais ce qu'il s'agit de voir ici, c'est à quel point ces valeurs sont liées à la texture de l'œuvre, à l'enchevêtrement des discours qui y circulent, au disparate de ce qu'il désigne modestement comme récit.

On aura compris qu'une clé d'accès s'avère essentielle au type d'analyse que nous proposons. Elle nous est fournie, pour l'occasion, par l'approche bakhtinienne² du discours fondée sur le dialogisme qui désigne un principe de contradiction toujours actif au cœur de l'énonciation. Ainsi, à la lecture de ce qui se donne à la fois comme simple et disparate, surgissent des configurations idéologiques étonnantes qui ont tout à voir avec la vérité de l'œuvre. C'est ainsi que nous abordons *L'odeur du café*, chronique de l'enfance, que Laferrière faisait paraître en 1991.

L'œuvre et son contexte socio-culturel

Nous sommes en 1963, à Haïti, sous le régime Duvalier, après des années de protectorat américain. On vit sous un régime politique très répressif : l'un des personnages, Passilus, aime parler politique et invite des amis chez lui pour discuter. À la suite de troubles dans la capitale, ils sont tous arrêtés de nuit (p. 140).

Cela se passe à Petit-Goâve, ville de banlieue qui jouxte une douzaine de sections rurales, à quelques kilomètres de Port-au-Prince. L'environnement est typique de ce que pouvait être à Québec le village des années 60 : l'église, la forge, l'école des frères et des sœurs, la bibliothèque communale, le cimetière,

le terrain de foot, le magasin de Zina, les habitations du lieu et, au loin, les chaumières des paysans.

Dans cette micro-société, on parle le français et le créole. La population est en général pauvre et analphabète, mais on y trouve quelques riches négociants, des spéculateurs noirs, une population locale qui vit entre autres choses du commerce des services (on est notaire, médecin, coiffeur, boutiqueur, camionneur, etc.). Y circule une colonie d'enfants, amis du narrateur : Auguste, Frantz, Rocco, Zina, Sylphise, Vava, etc.

L'économie est centrée sur la production et la vente de deux produits locaux, le café et le sisal, et donc soumise aux soubresauts des marchés. Ainsi sont évoquées deux grandes faillites : celle de 1953, impliquant la compagnie d'exportation italienne Bombace, à l'occasion de laquelle le grand-père du narrateur s'est trouvé ruiné ; celle de la MacDonald Fruit, spécialisée dans l'exportation de la banane.

Le mode de vie est traditionnel, centré sur le mariage et la famille. On est catholique, bien sûr, mais la religion romaine doit s'accommoder de la franc-maçonnerie et d'un vieux fonds de croyances locales : tout le monde sait que Passilus se transforme en cheval la nuit (p. 21) ; la vieille marchande de poules est une diablesse (p. 22) ; chacun a un bon ange qu'il peut se faire voler et qu'il peut racheter, en conséquence de quoi chacun a un nom civil, connu, et un nom secret (p. 23). La vie des humains est liée à la mémoire des noms : quelqu'un meurt vraiment quand son nom est oublié.

Même si la société s'avère patriarcale en son fond, le matriarcat y est très marqué, incarné dans l'œuvre par Da, la grand-mère du narrateur, par cette tribu de femmes qui l'entourent et qui sont la mère et les

quatre tantes, et par toutes ces mères qui talochent leur gamin et endurent leur bon-à-rien de mari.

L'organisation du récit

L'odeur du café est une œuvre autobiographique qui se caractérise par une narration à double entrée : l'adulte-écrivain amorce le récit puis cède progressivement la parole à l'enfant de dix ans assis sur une galerie de briques jaunes près de Da, sa grand-mère. Le changement des voix narratives se fait dans le glissement du passé au présent : « Quand on y pense bien, il ne s'est rien passé durant cet été, sinon que j'ai eu dix ans » (p. 11). Puis : « Là-haut, les paysans ramassent le bois sec pour le brûler » (p. 12). L'adulte reprend la parole à la fin du récit, trente ans plus tard, comme il est dit. Il se reconnaît dans la narration de l'enfant et signe.

Dans le récit, la vie est organisée à partir d'un lieu précis : la galerie où siège Da en permanence entre son petit-fils et la cafetière. Elle se retire pour dormir et revient invariablement *observer la vie* : devant elle défile une foule de personnages jeunes et moins jeunes aux yeux de qui elle fait figure d'autorité, de justicière et de pacificatrice, fidèle à la mémoire et au **nom**. En elle, les choses trouvent leur sens, et le récit, son centre organisateur.

Ce récit ne contient pas de véritable action : s'y multiplient les anecdotes, y circulent les discours filtrés et interprétés par Da. En filigrane se profile un drame : celui de la saisie de la maison par une société de crédit. Deux autres événements inégalement développés mais fortement connotés affectent directement l'enfant-narrateur : l'amour qu'il se découvre pour Vava et la mort de Sylphise, une gamine de son âge. Le reste appartient aux jeux, aux petites aventures, au quotidien de l'enfant qui s'éveille à la sexualité et au monde des adultes.

Le texte nous arrive brisé, distribué en sept parties et en une trentaine de chapitres thématiques, eux-mêmes développés en sous-titres qui sont parfois des sous-thèmes (par exemple, « Douleur »), parfois des allusions aux circonstances (par exemple, « Le rat mort »). Mais ces thèmes et sous-thèmes ne sont jamais vraiment développés : ils sont accrochés à un événement, à une anecdote, à une figure, de sorte qu'on aboutit à une collection de clichés (au sens photographique de terme) fortement colorés affectivement, semblables à ce que retient la mémoire, celle de l'enfance particulièrement.

Toutefois, cet univers éclaté a pour ciment trois champs de forces : *l'odeur, la couleur et le nom*. *L'odeur*, fortement liée au goût, est d'abord celle du café de la région des Palmes ; c'est aussi celle du fumier, particulièrement celle du parc à bestiaux qui sert de champ de foot ; finalement, c'est celle de la terre qu'on a envie de goûter. En elle est connoté l'amour du pays.

Puis la couleur : tout éclate dans une lumière tropicale. De l'univers de Da à celui de Vava, des images des tracteurs américains à la couleur de l'après-midi jusqu'au maillot de Camelo-le-héros, tout est **jaune**.

Enfin le **nom** : tout le monde a deux noms. Le petit s'appelle Dany, mais son vrai nom, secret celui-là, c'est Vieux os. Le nom, c'est l'immortalité tant qu'il est honoré par la mémoire des hommes. Au centre du récit, en son cœur, c'est Da qui subsume la mémoire et le **nom**. Véritable figure mythique, cette aïeule sert de pont entre les générations, entre le monde des vivants et celui des morts. Elle convoque, interroge et interpelle une foule de personnages par leur nom — qui est en fait leur prénom — si bien que se déploie dans le récit une véritable onomastique jumelée à ce qu'on pourrait appeler un « traité » des comméragés suivant la logique qu'à un nom correspond une version des faits.

Les valeurs et le discours

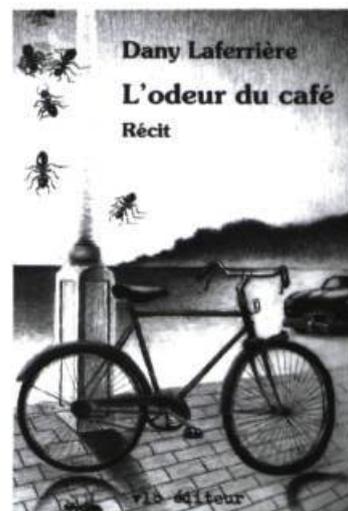
• Au commencement : l'amour

Dans le récit, auteur et narrateur se rejoignent « au cœur du jaune ». Tout est jaune, : les casernes, l'urine de la paysanne, les briques de la galerie, la robe de Vava (ce premier amour), les dents de la marchande de poules, la maison de Da aux portes bleues, la naine vue en rêve, le nœud sur la tête (la couleur de tante Renée), les images des tracteurs américains, les enveloppes jaunes des tracteurs jaunes, le ruban attachant les orteils du grand-père mort, la couleur dorée de l'après-midi, le chandail de Camelo-le-héros. Puis dans la fièvre, le délire, un ultime effort : « Atteindre le cœur du jaune » (p. 93).

Jaune, c'est indubitablement ici la couleur du cœur. Si l'enfant-témoin a pu la retenir comme associée à certains objets ou à des personnes aimées de son enfance, il est clair que l'auteur l'investit d'une tonalité affective particulière qui fait que sa voix chevauche, double celle de l'enfant et opère la transformation littéraire de ce témoignage. Au sein de l'autobiographie, le langage de cœur devient littérature.

• Dans un pays la tête en bas

« La nuit, le pays devient tête en bas. Tout ce qui était en haut devient en bas et tout ce qui était en bas devient en haut. Je ne vous apprends rien, Da » (p. 68). Bien sûr que Da sait cela, comme elle sait soigner les enfants, leur parler, les mettre en garde



***L'odeur du café* est une œuvre autobiographique qui se caractérise par une narration à double entrée : l'adulte-écrivain amorce le récit puis cède progressivement la parole à l'enfant de dix ans assis sur une galerie de briques jaunes près de Da, sa grand-mère.**



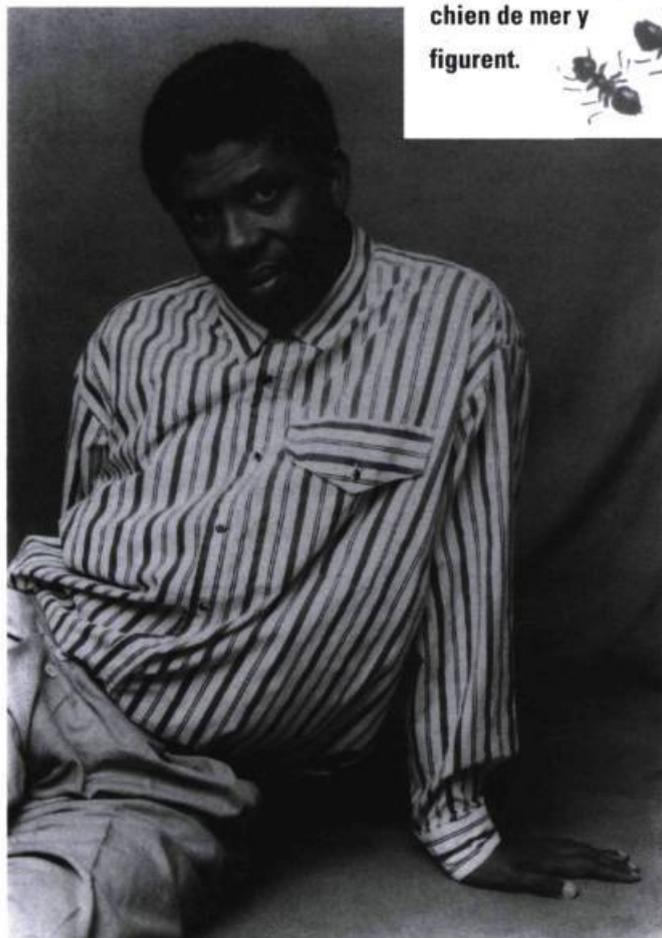
contre les zombies, interpellé les morts et sermonner les vivants. Elle sait tenir l'équilibre entre les croyances et la raison, sachant doser le langage d'une part de déraison sans laquelle il se dessèche et meurt.

Or, certains événements dans *L'odeur du café* servent à mettre en circulation différents types de discours. On peut considérer le procédé utilisé comme une forme d'éclairage sur la culture qui l'inspire ; mais on peut penser aussi qu'il a sa fonction du point de vue littéraire, surtout lorsqu'il s'agit de s'attarder à l'étude des valeurs dans le récit.

Rappelons un premier contexte. L'un des personnages, Gros-Simon, s'achète un camion avec l'argent qu'il a gagné à la loterie. Au même moment, sa fille, Sylphise, meurt. Toute la ville se met à parler et de l'argent, et du camion, et de Sylphise. Aux différentes versions correspondent différents types de discours.

Ainsi, selon Gros-Simon, il n'a fait qu'accomplir le vœu de sa grand-mère aper-

Un enfant est couché sur une galerie de briques jaunes aux pieds de sa grand-mère. Il s'amuse à observer les fourmis. Au cœur de son récit profondément en contact avec la vie se déploie un véritable bestiaire : les araignées, les fourmis, le chien, les chevaux, la couleuvre, l'anguille, le lézard et jusqu'à cette bête inventée qu'on appelle le chien de mer y figurent.



que en rêve et qui lui conseillaient d'acheter des billets de loterie. Pas question de la mort de Sylphise. *Son discours se réfère au rêve et à la clairvoyance des morts.* Mais, selon Frère Jérôme, Gros-Simon a vendu sa fille au diable par l'intermédiaire d'un franc-maçon. *Son discours teinté de médisance se réfère aux croyances religieuses et à la superstition.* La première version d'Oginé

est la même, sauf que le franc-maçon a changé.

Quant à Mozart, il croit que Gros-Simon l'a vendue à un Allemand — de vrais démons ; elle est vivante, mais devenue zombie. *Ici, chevauchement et médisance, préjugés raciaux et croyances populaires*, alors que le Docteur Cayamitte prétend que Sylphise était atteinte de fortes migraines ; faute de moyens, on n'a pu diagnostiquer son mal et la sauver. *Son discours est celui de la rationalité et du savoir.* Selon Simplicite, Gros-Simon était en pyjama ; l'air étrange, il est venu la nuit et a acheté tous les billets. Il a gagné. *Son discours se réfère simplement aux faits*, tandis que, d'après la petite Zina, Sylphise était souvent malade ; elle est morte ensorcelée. *Ce discours se réfère toujours aux croyances populaires.* Selon Augereau, Gros-Simon a économisé pour payer son camion ; la mort de Sylphise est une coïncidence. *Le discours rationnel refait surface*, pendant que le notaire Loné qui a vent des commérages condamne la société haïtienne qui médit et confond science et magie. *Si ce discours est rationnel, il sombre pourtant dans le discours de classes.*

Enfin, Absalon témoigne à sa façon : il a vu au cimetière un sabbat autour de la tombe de Sylphise. *À nouveau, on invoque la sorcellerie et les croyances populaires*, puis selon la deuxième version d'Oginé, tout le monde a trempé dans la mort de Sylphise. L'explication est simple : la nuit, le monde est à l'envers. *Autant dire que chacun a sa part de nuit et que, d'une certaine façon, toutes les versions communiquent entre elles.*

N'est-ce pas la conclusion à laquelle on en arrive au terme de la mise en rapport des différentes versions de l'histoire allant du commérage à une version scientifique des faits ? Convenons qu'elle relativise la portée du discours rationnel ne représentant qu'une version parmi d'autres de ce qui s'est passé, surtout qu'il n'appartient qu'à une minorité et qu'il n'apporte aucune explication sûre des faits.

Se découvre ainsi, au cœur de la littérature, un espace critique : la plausibilité d'un discours ne peut être ramenée à la certitude de la preuve si chère à la science. Et dans la mesure où la prose peut intégrer divers langages et les faire s'interpeller, elle peut se prétendre gardienne du sens qui n'est jamais toute la vérité au sujet d'une chose, mais plutôt une coexistence de points de vue qui appelle un consensus qui ne peut être que social.

• Pour la gloire d'Archimède

Dans un autre contexte, le coiffeur local, Saint-Vil Mayard, profère sentencieusement du fond de sa boutique ce qu'il appelle un théorème. Tel que proféré,

le théorème renvoie à la science. Considérons d'abord l'énoncé en ses trois versions :

THÉORÈME 1 : « Tout corps plongé dans l'eau en ressort mouillé » (p. 137).

Le notaire Loné se moque.

THÉORÈME 2 : « Tout corps plongé dans l'eau, s'il ne remonte pas après deux heures, doit être considéré comme perdu » (p. 138).

Loné se fait clouer le bec.

THÉORÈME 3 : « Tout corps plongé dans l'eau en présence d'un requin, s'il ne remonte pas après deux heures, doit être considéré comme perdu » (p. 138).

Loné, comme les autres, applaudit l'Archimède local.

Or, il arrive que Saint-Vil ait l'idée d'une expédition pour vérifier le principe de la flottaison des corps. On emmène en chaloupe le gros Labarre qui pèse trois cents livres pour tenter de le faire flotter. Tout le monde revient mouillé. Loné en conclut qu'il ne faut jamais mettre une théorie en pratique.

Il est évident ici que le discours scientifique est caricaturé d'abord par la confusion qui existe entre loi de la physique et théorème de la géométrie, ensuite du fait qu'il soit proféré par un naïf qui, prétendant au sérieux, cumule dans son propos des évidences qu'il érige en principe. Malgré tout, si la science est caricaturée, elle en sort grandie : elle conserve son prestige aux yeux des gens simples. *La littérature la déforme pour mieux la transformer.*

De plus, le rapport de l'expédition nous permet de voir que le notaire Loné que l'on croyait au-dessus de la mêlée n'en est pas quitte avec la science ; il veut lui aussi vérifier le principe d'Archimède. Face à l'échec et à la conclusion qu'il en tire, on en arrive à penser : 1) que ce n'est pas tant la théorie que construit la science que l'expérience ; 2) que là où échoue le discours rationnel, comme dans les choses courantes de la vie, on a vite fait de le remplacer tantôt par la sagesse, tantôt par la magie. *Ces vérités valent à Haïti comme ailleurs, foi de Loné et foi de littérature.*

• Il était une fois

Un enfant est couché sur une galerie de briques jaunes aux pieds de sa grand-mère. Il s'amuse à observer les fourmis. Au cœur de son récit profondément en contact avec la vie se déploie un véritable bestiaire : les araignées, les fourmis, le chien, les che-

vaux, la couleuvre, l'anguille, le lézard et jusqu'à cette bête inventée qu'on appelle le chien de mer y figurent.

C'est par l'intermédiaire de ce bestiaire que communiquent les règnes humain et animal, et cette mise en relation est la source d'un imaginaire qui nourrit la vie comme l'œuvre. Considérons à cet égard, parmi les micro-récits imbriqués dans l'autobiographie, *le conte du poisson amoureux* :

Clémentine va chercher de l'eau dans une mare brouillée ; sa chanson attire un poisson qui, en faisant surface, éclaireit l'eau. Une amie jalouse dévoile le secret au père de Clémentine. Ce dernier épie sa fille et tue le poisson. De retour à la maison, la jeune fille attristée s'assoit dans la cour et se remet à chanter ; progressivement, elle s'enfonce dans le sol sans que sa mère ne réussisse à l'en tirer.

Qui saurait dire ici qui fut le plus bête ? Chose certaine, la présence du conte dans le récit apparaît féconde ; il opère pourrait-on dire par condensation, rassemblant en sa brièveté et sa naïveté l'essentiel d'une œuvre qui se veut célébration de l'enfance et de la vie. *N'est-il d'ailleurs pas juste de penser que c'est au contact d'un genre modeste comme le conte que la littérature parfois se renouvelle ?*

Ainsi se clôt notre enquête sur les valeurs dans *L'odeur du café*. Cet ouvrage de Laferrière demeure l'un des plus attachants parce que l'écrivain nous y raconte ses anecdotes avec la modestie du cœur et le sens de l'histoire. Or, c'est au point de jonction du social et de l'individuel qu'elle s'articule ici. N'est-ce pas là précisément que nous vivons ?

Notes

1. Laferrière, Dany, *L'odeur du café*, Montréal, VLB éditeur, 1991.
 2. Bakhtine, Mikhaïl, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1929.
- , *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.

Concernant l'étude des valeurs dans le récit

Coulombe, Francine, *Bakhtine et la didactique du roman au secondaire*, Mémoire de maîtrise (inédit), Université de Montréal, 1986.

Rousselle, James et Gilles Gemme, « La classe de français et les valeurs socio-culturelles », *Québec français* n° 38, p. 56-60.



Errata

Nos lecteurs et lectrices voudront bien prendre note qu'une modification du texte de Max Roy en altère le sens (page 93, numéro 104). Nous aurions dû lire : « L'idée de cette étude était d'abord liée à une inquiétude. La réforme du programme de l'enseignement collégial, mise en application dès 1994, en est à l'origine ». Toutes nos excuses à l'auteur.